

Au tout va bien, pièce en un acte et six personnages.

Personnages

- L'ivrogne
- Le patron
- La patronne
- L'étudiant
- La jeune fille
- Premier client
- Second client
- Toi

Comme vous l'aurez bientôt compris, les personnages de cette pièce n'ont pas vraiment d'importance.

Le décor n'a pas plus d'importance que les personnages, c'est un café comme tant de cafés, comme tous les cafés.

Quand les machinistes se décideront à lever le rideau, les spectateurs, s'il y en a, et les ouvreuses, il y en a toujours, pourront voir derrière son comptoir le patron quelconque s'affairer. La patronne quelconque est à la caisse et se fait les ongles, ou bien se maquille, encore se tripote le lobe de l'oreille gauche, ou ne fait rien, ou ce que vous voudrez.

Dans la salle, deux clients quelconques consomment à une table, deux consommations quelconques. À une autre table, un jeune homme quelconque pelote avec application, une jeune fille quelconque. Il ne se passe rien. Tout le monde dit n'importe quoi. Et ça n'a pas tellement importance. C'est une image quelconque, comme il y en a tant, tous les jours dans la vie...

D'abord, on comprend que les personnages échangent, mais on ne devine pas ce qu'ils disent. Puis... :

Premier client (au second client) :

Le temps a encore changé.

Second client (au premier client) :

Oui ! C'est une honte !

Premier client :

Si le vent reste au nord, nous aurons le froid.

Second client :

Il ne restera pas au nord, il va venir à l'ouest, et nous aurons de la pluie.

Moment de silence...

Premier client :

Peut-être bien !

Moment de silence...

Premier client :

À moins qu'il ne reste au nord.

Moment de silence...

Second client :

Il ne restera pas au nord. Il ne peut pas. Il ne peut pas rester au nord, puisqu'il va venir à l'ouest.

Moment de silence...

Premier client :

Nous n'aurons pas eu d'été.

Second client :

Il n'y a plus d'été.

Premier client :

C'est désolant. Je me souviens des saisons de mon enfance. En ce temps-là, oui, il y avait des saisons. De vraies saisons. De la neige, pendant tout l'hiver. De la neige, de la vraie neige. En été, canicules, de vraies canicules. De la vraie neige, de vraies chaleurs. Rien à voir avec aujourd'hui ! Aujourd'hui, été, hiver, d'identiques flo-floc parmi les flaques d'eau. Il n'y a plus de saisons !

Second client :

il n'y a plus d'enfants non plus.

Premier client :

ils disent n'importe quoi à partir de n'importe quel âge. Et cela va s'aggraver. On m'a dit qu'ils ont décidé d'avancer de deux ans l'âge de la puberté des petites filles.

Second client :

Il n'y a plus d'enfants ! Ils nous bassinent avec de l'éducation sexuelle. À quoi bon ? Des enfants, personne n'en veut plus, pas même les enfants.

Premier client :

L'éducation sexuelle, c'est comme toutes leurs autres âneries. Une fumisterie de plus. Le sexe, une minable affaire d'instinct, rien d'autre.

Second client :

Tais-toi donc !

Premier client :

Me taire ? Pourquoi devrais-je me taire ?

Second client :

Un secret. Personne ne doit le savoir. Imagine ! Si cela se savait ?

Premier client :

Tu as raison. Tant que personne ne saura, il n'y aura pas de fuites. Seulement voilà, de quoi allons-nous parler ?

Second client :

N'importe quoi. Comme toujours, nous dirons n'importe quoi, sans en avoir l'air. Pour avoir l'air de dire quelque chose.

Premier client :

Ils viennent de sortir une nouvelle voiture ; identique aux précédentes. Mais elle coûte plus cher et va moins vite.

Second client :

Moins vite, et moins longtemps.

Premier client :

Moins longtemps, pourquoi ?

Second client :

Électrique !

Premier client :

Tu es sûr ?

Second client :

Sûr et certain

Premier client :

Les cons ! Bon, au moins, ils économisent sur l'essence.

Second client :

Bien sûr que non. C'est le contraire. Pour un même trajet, il faut dix fois l'essence d'une voiture à essence pour produire l'électricité d'une voiture électrique.

Premier client :

Les cons ! On croirait qu'ils le font exprès.

Second client :

Ils le font exprès. Ils ne sont pas seulement cons, ils sont naturellement méchants. Ils nous auront tous, jusqu'au dernier.

Premier client :

Prends garde ! Un mot de plus et te voilà complotiste.

Second client :

Pas juste. Injuste.

Premier client :

Pourquoi dis-tu que ce serait injuste ?

Second client :

Ils ont tout écrit, tout annoncé. Tout ce qu'ils nous font aujourd'hui, ils avaient annoncé qu'ils allaient le faire, noir sur blanc. Pandémie, vaccinations, confinement et tout le reste. Ils l'ont écrit, ils l'ont annoncé.

Bruit de verre brisé ; le patron a laissé tomber un verre

La patronne (au patron) :

Tu as fait tomber un verre.

Le patron :

Je ne l'ai pas fait exprès.

La patronne :

Encore heureux. Il ne manquerait plus ça.

Le patron :

Les verres tombent. C'est comme ça. C'est la gravité.

C'est sans gravité.

La patronne :

Faudrait choisir !

Le patron :

Je te laisse le choix.

La patronne :

Je choisis la gravité. Les verres en moins, ce n'est pas de la recette en plus.

Premier client (au second client) :

Moi, je ne m'intéresse plus aux voitures. Les prix ont tellement grimpé. Les gens comme nous ne peuvent plus payer. On va à pied. On se console en se disant que les imbéciles de la télévision prétendent que la marche préserve la santé.

Second client :

Tu regardes encore la télé, toi ?

Premier client :

Les images. Les images, j'aime bien. Mais je coupe le son.

Second client :

Comme tout le monde, à présent.

Premier client :

Comme tout le monde. La télé, la fabrique du mensonge.

Le patron (à la patronne) :

Et puis, c'est du verre blanc !

La patronne :

Et alors !

Le patron :

Tu sais bien. Le verre blanc brisé, on dit que ça porte bonheur !

La patronne :

Si c'était vrai, avec ton palmarès de verres morts, tu devrais être le plus heureux des hommes.

Premier client :

Tu as regardé le match ?

Second client :

Non. Quand Benetto joue, je ne regarde plus. Il joue de plus en plus mal. Ce ne sont plus des chaussures de football qu'on devrait lui faire porter, mais des sabots.

Premier client :

Tu es dur.

Second client :

Je suis dur, mais je suis juste.

Premier client :

Tu es juste, mais tu es dur.

La patronne (au patron) :

Il ne passe plus grand monde.

Le patron :

Personne. Il ne passe personne. C'est toujours ainsi les lendemains de fête. Les gens sont fatigués, et de plus, ils ont dépensé tout leur argent. Plus de forces, plus d'argent, ils restent chez eux. C'est comme nous, en somme.

La patronne :

Comme nous. Avec cette différence que notre chez nous à nous est un chez tout le monde. Et les jours de fête, les clients se font aussi rares.

Le patron :

Les jours de fête, ils se lèvent tard. Certains ne se lèvent pas du tout. Ils s'invitent les uns les autres. Ils se font des déjeuners qui n'en finissent pas. Ils ne viennent pas dans les cafés.

Le jeune homme (à la jeune fille) :

Moi, je trouve que tu devrais en mettre un !

La jeune fille ne répond rien. Elle n'a peut-être pas entendu. Ne dit rien, mais bave rêveusement dans une tasse de café.

Le jeune homme :

Au moins un petit. Tout le monde serait plus tranquille... À commencer par toi, tu serais plus tranquille.

La jeune fille :

Je voudrais bien. Mais on m'a dit que cela faisait grossir. Je ne veux pas grossir.

Le jeune homme :

Cela te fera moins grossir que de ne pas en mettre du tout.

La jeune fille :

Tu vois, tu le reconnais, cela me fera grossir.

Le jeune homme :

Grossir, grossir, c'est le destin de toutes les femmes qui doivent grossir. Toutes les jeunes filles sont charmantes, fraîches, et minces. Après, deux catégories. Les unes restent minces, mieux, se dessèchent encore et ressemblent toujours plus à des lampadaires méchants et solitaires. On les regroupe et on les étiquette, pour prévenir le monde d'avoir à prendre le large. Les autres, la seconde catégorie, les autres grossissent. Elles font l'amour, elles ont des enfants, elles sont heureuses. En tout cas, autant qu'il est possible. Il y a, certes, une troisième catégorie, mais qui n'existe pas dans ce monde-ci.

La jeune fille :

Ainsi donc, tu penses que cela ne me fera pas grossir.

Le jeune homme :

Exactement, c'est exactement cela !

La jeune fille :

En ce cas, je vais en mettre un. J'en mettrai même tout de suite deux ou trois, pour être plus tranquille. (*Câline* :) Et je serai ainsi toujours ton petit amour préféré !

Le jeune homme :

Mais oui, mais oui. Prends garde, tu renverses ton café dans ta manche.

À ce moment, tu entres. Personne ne s'intéresse à toi. Pourtant, tu essayes de te faire remarquer : toux discrète, coup de pied dans les murs, fort raclement de gorge, mais tu ne sais pas y faire...

Le patron :

Il faut se faire une raison ! Les cafés, les cafés ne sont plus à la mode.

La patronne :

Que ferons-nous, si les gens ne viennent plus dans les cafés ?

Le patron :

Je ne sais pas. Il faudra trouver autre chose. Je pourrais essayer de vendre des lacets.

La patronne :

Mon pauvre ami ! Les chaussures d'aujourd'hui n'ont plus de lacets, et c'est heureux, car les lacets, désormais, plus personne ne saurait les nouer. Et quand bien même tu finirais par trouver, en marchant beaucoup, ici ou là, quelques vieux clients démodés, moi, pendant ce temps, que ferais-je ?

Le patron :

Je ne sais pas, la comptabilité, tu pourrais faire la comptabilité.

La patronne :

La comptabilité dans les lacets ? Laisse-moi rire !

Le patron :

On ne rit pas tout le temps ! On ne rit d'ailleurs presque plus.

Puis, s'adressant à toi :

Et pour vous, Monsieur, ce sera ?

Toi :

Pardon ?

Le patron :

Comment cela, pardon ? Boire, que voulez-vous boire, que dois-je vous servir ?

Toi :

Non, rien, merci ! Je ne suis pas venu pour boire, mais pour un renseignement. Je dois rejoindre cette adresse, notée sur ce papier.

Tu tends vers le patron un chiffon de papier, que ce dernier s'applique à lire.

Le patron :

Non, je ne vois pas, je ne vois vraiment pas !

S'adressant à la patronne, en lui montrant le papier :

Est-ce que tu connais cette adresse ? Est-ce que cela te dit quelque chose ?

La patronne jette un coup d'œil sur le chiffon de papier.

La patronne :

Néant ! Jamais entendu parler ! Ni dans cette ville, ni dans une autre !

Toi :

Je ne comprends pas ! On m'a indiqué que c'était près d'ici, tout près d'ici !

Le patron :

Qui cela, on ?

Toi :

Je ne connais pas ! Des passants, dans la rue.

Le patron :

Vous adressez la parole à des inconnus, que vous ne connaissez pas ! Pire ! Vous suivez leurs conseils ! De la folie ! Hier, on pourrait encore faire ça. Mais désormais, dangereux ! Beaucoup trop dangereux !

S'adressant aux deux clients et leur faisant passer ton papier :

Hé, vous autres, est-ce que quelqu'un connaîtrait cette adresse ?

Premier client :

J'ai pas mal roulé ma bosse, comme on dit, quoique je ne sache pas pourquoi on dit cela. Des endroits bizarres, ça oui, j'en ai visité. Mais une adresse comme celle-là, non vraiment, ça ne me dit rien. Rien qui vaille en tout cas.

Second client :

À cause des marins.

Premier client :

Que veux-tu dire ?

Second client :

Au patron :

Je suis né dans cette ville, et je me flatte d'en connaître tous les quartiers, toutes les rues, et même les ruelles. Mais là, ça ne me dit rien, comme on dit, mais alors rien du tout !

Au premier client :

À cause des marins. Une bosse est un cordage. Rouler une bosse, c'est enrouler un cordage. En fin, en gros.

Le jeune homme (à la jeune fille) :

Ça, pour une tuile, c'est une tuile. Tu aurais dû en mettre un plus tôt, comme je te l'avais dit.

Jetant un coup d'œil sur le papier qu'on vient de lui faire passer :

Non, je ne connais pas. Mais en plus, ça ne m'intéresse pas, mais alors pas du tout.

Toi :

Bon, tant pis. Excusez-moi, mesdames et messieurs, pour le dérangement. Je vais aller demander ailleurs.

Risquant un ultime essai, tu t'adresses à la jeune fille :

Vous non plus, mademoiselle, vous ne savez pas ?

La jeune fille :

Bien sûr que je sais. Tout le monde sait, bien sûr !

Tous :

Vous savez ! Vous savez !

Le jeune homme :

Tu sais cela, toi ?

La jeune fille :

Je sais y aller, je dirais, les yeux fermés. Maintenant, expliquer, c'est autre chose, une autre paire de manches. C'est que c'est difficile, et même très difficile. Voilà, il faut commencer par prendre la rue Saint-Dominique...

Toi (presque haletant) :

La rue Saint-Dominique ?

La jeune fille :

La rue Saint-Dominique, c'est sûr. Enfin, je crois. Il me semble. En tout cas, si c'était moi, c'est par là que je commencerais.

La patronne (s'exclamant) :

Mais suis-je bête ! Où avais-je la tête ?

s'adressant à toi :

Voilà, Monsieur, vous prenez par la rue Saint-Dominique, non, en fait non, le mieux, c'est de prendre par la rue Saint Médar, c'est une rue parallèle, ça rallonge un peu, mais vous trouverez plus facilement. Vous marchez jusqu'au deuxième feu rouge, non le troisième, à moins que je ne me trompe et que ce soit en effet le deuxième. Enfin bon, le deuxième ou le troisième, vous verrez bien. Là, vous prenez à droite ou à gauche comme vous préférez, et vous continuez tout droit, toujours tout droit, jusqu'à un magasin Bata, qui a été démolit d'ailleurs, et transformé, je ne sais plus, en une boulangerie, ou peut-être une pâtisserie, ou même une rôtisserie, enfin quelque chose d'alimentaire, ça, c'est sûr, et là, il faut tourner, la prochaine à gauche, la rue des Florentines, et encore à gauche, et ensuite à droite, jusqu'au métro...

Premier client :

Mais non, pas jusqu'au métro !

La patronne :

Comment cela, pas jusqu'au métro !

Premier client :

Jusqu'au métro, ça rallonge.

La patronne :

Eh bien, expliquez vous-même, puisque vous savez mieux ! Moi, je ne m'en mêle plus !

Premier client :

Bien sûr qu'il ne faut pas aller jusqu'au métro. D'ailleurs, le métro, c'est un très mauvais repère. Il n'est pas encore construit, et personne ne sait s'il ne le sera jamais. L'argent manque, nous disent les pouvoirs publics.

Second client :

L'argent, désormais, c'est tout pour les politiques et leurs complices. Pour les déplacements populaires, il n'y en a pas, il n'y en a plus.

La patronne :

Il n'empêche, le métro, c'est un bon repère ; quand on dit le métro, tout le monde voit de quoi on parle !

Premier client :

Mais ce monsieur qui nous interroge n'est précisément pas comme « tout le monde ».

La patronne :

Et de quel droit, de quel droit, s'il vous plaît, pouvez-vous me le dire ?

Premier client :

Parce que s'il était comme tout le monde, il ne serait pas tout seul ; il n'aurait nul besoin de demander sa route à tout le monde ; sa route, il la connaîtrait, comme tout le monde ; et de toute façon, il n'irait nulle part, comme tout le monde ; il serait n'importe qui, comme tout le monde ; et il n'intéresserait personne, comme tout le monde.

La patronne :

Mais ce monsieur n'intéresse personne ; en tout cas, pas moi, il ne m'intéresse pas !

La jeune fille :

Ni moi non plus ! Moi, je ne m'intéresse qu'à mon Jules. Je préfère ne rien regarder d'autre.

Le jeune homme :

Je me moque autant de cet escogriffe que de tout le reste. Je suis un homme de mon temps, et hormis moi-même, aucun intérêt pour rien.

Second client :

Si l'on devait s'intéresser à toutes les personnes qui passent, on n'en finirait pas. Et d'autant plus, qu'il ne passe jamais personne, c'est bien connu.

Le patron :

Si j'avais moins de verres à laver, moins de factures à payer, moins de règlements à respecter, moins de nettoyage, et tout ça et tout ça, je ne sais pas, je ne dis pas ; mais j'ai tout ça, et bien d'autres soucis encore ! Je perds de l'argent tous les jours, je prends du ventre, tout le monde dit que je suis cocu, et que je ne le sais pas,

alors que je ne le suis pas et que je le sais parfaitement. Alors, vos histoires !

Premier client :

(s'adressant à tous) Vous voyez bien ! C'est exactement ce que je disais !

Tous :

Comment cela ?

Premier client :

Eh oui, c'est ce que je disais. Les uns et les autres, vous avez jugé nécessaire d'expliquer que ce monsieur n'était rien pour vous. Il a fallu que vous expliquiez ! C'est bien la preuve ! S'il était vraiment n'importe qui, vous n'auriez pas besoin de vous justifier. Mais il n'est pas n'importe qui et il vous oblige à lui trouver une place dans votre univers ; comme Confucius, Jésus-Christ, ou Ponce Pilate.

Le jeune homme :

Vous voyez bien que vous nous abreuvez de sottises, plus sottes les unes que les autres. Confucius et Ponce Pilate sont morts, et Jésus-Christ aussi ; celui-là, ils ont d'abord éprouvé le besoin de le ressusciter. Et puis, ils se sont rendu compte que cela ne tenait pas debout, et ils l'ont retiré une deuxième fois de la circulation, cette seconde fois se voulant définitive.

À ce moment, l'ivrogne se réveille et se relève. On le découvre vêtu de haillons, et tout empreint de majesté et de déchéance. Il s'adresse au jeune homme.

L'ivrogne :

Imbécile !

Le jeune homme (*comme s'il voulait que son interlocuteur ne l'entende pas*) :

Encore cet ivrogne pour venir nous ennuyer !

L'ivrogne :

Imbécile et sot !

Le jeune homme (*confus*) :

Excusez-moi ! Je ne vous avais pas vu !

L'ivrogne :

Trop tard ! Je t'ai entendu ! Et tu es bien un imbécile ! Jésus-Christ n'est pas mort, je viens de le rencontrer. Je l'ai vu et il m'a parlé. Je prenais le frais, dans le square des Dominicains, je venais de me lever du banc où j'avais passé la nuit, et je goûtais simplement de ce bonheur simple : prendre le frais, après une nuit si longue sur un banc si dur. Des petits oiseaux gazouillaient dans les arbres, et les petits chiens et les grand-mères urinaient sagement à chaque bout de l'allée. Je veux goûter cette heure de paix et de douceur et j'ai rêvé qu'elle ne prit jamais fin. Pureté, douceur, éloignement ! Finis la boue des hommes et l'ennui des lieux communs. Évadé ! Voilà ! Pour un quart d'heure, j'ai été l'évadé d'un bagne qui s'appelle votre vie à tous, et comme tous les évadés du monde, j'ai cru que j'allais être libre. Mais voilà, déjà ma conscience me faisait mal, et grattait avec insistance, à la porte de ma raison. Va, me disait-elle, va prendre soin des tiens, de peur qu'à force de ne pas se sentir surveillés, ils ne veuillent sortir du droit chemin des habitudes, et des petits cafés de la routine ! Et me voilà donc, oh mon troupeau d'asphyxiés, prêt à reprendre votre fardeau.

La jeune fille :

Mais pourquoi nous dites-vous que nous sommes asphyxiés ?

L'ivrogne :

Un troupeau d'asphyxiés, qui s'asphyxient les uns les autres. Et j'ai beau me donner tant de peine à tenter de vous évangéliser, oui, c'est ce que vous êtes, un grand troupeau d'asphyxiés. Vous vous ressemblez les uns les autres comme des lampadaires d'une avenue qui seraient tous pareils droits comme des pendus d'ennui, et chacun a sa place, et juste dans l'alignement de tous les autres.

S'adressant à toi :

Dites-moi, vous, le nouveau, quand Jésus-Christ est monté sur la Croix, tout en haut du Golgotha, croyez-vous qu'il voulait seulement sauver la pauvre humanité souffrante ?

Toi :

Je ne sais pas... on ne me l'a pas dit !

L'ivrogne :

On ne vous a rien dit, bien sûr. On préfère vous laisser vos illusions. Bien sûr, Jésus-Christ voulait nous sauver, je ne vais pas blasphémer, mais il voulait aussi trouver de l'air, de l'air, de l'air, par-dessus cette foule qui étouffe, crucifie, asphyxie !

Le patron (*s'adressant à l'ivrogne*) :

Je vous sers un Ricard double, comme tous les matins ?

L'ivrogne :

Quadruple ! Aujourd'hui, c'est dimanche ! Et nous avons du monde !

S'adressant à toi :

Vous n'êtes pas d'ici ! Cela se voit, vous n'avez pas leurs têtes d'asphyxiées, enfin pas encore. Je vous offre à boire.

La patronne :

Ce n'est pas dimanche, et nous n'avons pas de clients. C'est lundi, et nous n'avons jamais personne les lendemains de dimanche.

Toi :

Je vous remercie, mais je ne bois pas, jamais.

Le patron :

Les Ricards, deux verres, ou les quatre dans un seul ?

L'ivrogne :

Un seul verre, imbécile ! Voudrais-tu me faire passer pour un ivrogne ? Tu le sais, pourtant, on est si vite jugé.

À toi :

Jamais ? C'est un péché !

Il va jusqu'à la porte et jette dans la rue :

C'est dimanche ! Que c'est agréable le dimanche... on ne fait rien, on se lève tard, on a une grande journée devant soi, pour faire ce que l'on veut, rien si l'on veut, rien de préférence... rien... comme toujours. C'est dimanche... on croise des petites filles en tresses, et boucles brunes, qui reviennent de la messe !

La patronne :

Il n'y a pas de petites filles, les petites filles sont à l'école, et d'ailleurs il n'y a plus de messes, depuis longtemps. Et ce n'est pas dimanche, et nous n'avons pas de clients.

L'ivrogne (impératif) :

C'est dimanche, puisque je l'ai décidé. Ne sommes-nous plus maîtres de notre temps ? Qui pourrait décider, mieux que nous, de l'ordre de nos journées ?

... et les pigeons ; c'est dimanche aussi pour les pigeons, nos pigeons qui vont se rassasier, les gourmands, de toutes les miettes des gâteaux de nos mères de famille ; nos mères de famille vont chez les pâtisseries, pour acheter les bons desserts dominicaux, puis font tomber les miettes dans la rue, pour la plus grande joie des pigeons.

Revenant au comptoir, voix autoritaire...

Quatre Ricards, diable, rien de trop pour un dimanche matin ! Et c'est qu'il faut boire aussi pour les paresseux et les puritains qui ne boivent pas leur part !

s'adressant à toi :

Ainsi vous êtes nouveau dans notre théâtre. Bonsoir !

La patronne (rêveuse) :

C'est vide. Parce que c'est le lendemain de dimanche. Nous n'avons pas de clients le dimanche... Mais nous n'en avons pas plus le lundi.

Le patron :

Le dimanche, les gens restent chez eux, et ils se pelotent les uns les autres dans leur lit, en attendant patiemment le lundi. Et le lundi, ils essaient de se remettre de toute cette peine qu'ils ont prise le dimanche.

La patronne (sincère) :

Ils sont dégoûtants !

Premier client :

La patronne a bien raison ; ils sont de plus en plus dégoûtants ; chaque jour les fait pires que la veille ! Qu'en penses-tu, Marcel ?

Second client :

Ne m'appelle pas Marcel ! Tu sais bien que cela me fait de la peine...

Premier client :

Pardonne-moi, j'oublie, j'oublie tout le temps ; qu'en penses-tu ?

Second client :

Plus ils copulent, moins ils se reproduisent.

Premier client :

Bien vrai. Et donc il n'y a plus d'enfants. Il n'y aura personne pour payer nos retraites.

Toi (à l'ivrogne) :

Je ne fais que passer. J'ai une adresse. Mais je ne sais pas où elle se situe. J'ai interrogé ces gens-là. D'abord, ils ne savaient pas. Ils ne savaient rien. Plus tard, ils savaient tous. Mais, avec des itinéraires tous différents, tous également incompréhensibles. Ce qu'ils savent, c'est comme s'ils ne savaient rien. Et c'est sans doute cela qui est le plus proche de la réalité : ils ne savent rien.

L'ivrogne :

Donc, tu cherches ta route ?

Toi :

C'est exactement cela.

L'ivrogne :

Une affaire importante, mon fils ! Tâche de la trouver, et si par hasard tu l'entrevois, ne la quitte plus des yeux, jamais ! La route, une affaire importante, qu'on ne trouve pas facilement, le plus souvent, jamais. Je n'ai pas encore trouvé la mienne, et je me suis si bien perdu je ne sais même pas où je suis à présent. Je ne retrouve rien, plus rien. Je suis le plus grand perdu de tous les perdus de l'univers. L'âge a passé, comme un courant d'air, l'ultime automne, le dernier hiver... Y aura-t-il encore un printemps ? Dieu le sait, moi non.

Comme un vieil arbre, je perds mes feuilles, le goût de mes poèmes, les refrains de mes chansons. Quel drôle d'air ont mes chansons qui n'ont plus de refrains ! Le goût des lèvres de mes femmes, le parfum de leurs cheveux que je défroisse, tout cela se mélange et se confond. Je le sais, le jour vient où je ne distinguerai même plus le goût de mes alcools, ni celui de mes enfers et de mes poisons.

Le jeune homme (hargneux) :

C'est pourtant simple, monsieur, vous prenez de l'âge, et vous allez mourir !

L'ivrogne :

Bien sûr ! Et c'est même là tout ce que nous partageons : tous deux, nous prenons de l'âge, et nous allons mourir.

Le jeune homme :

Oui, mais moi, j'y penserai demain.

L'ivrogne :

Demain, il sera trop tard !

La jeune fille :

Oh ! Mon chéri, quels sujets de conversation ! Je ne veux pas que tu meures, j'aurais bien trop peur.

La patronne (au patron) :

C'est bien toi, de parler de ces choses, à table ! Parlons de vers, de boue, de cadavres, tant que nous y sommes !

Le patron :

Je n'ai rien dit !

La patronne :

Tu n'as rien dit, mais nous t'avons tous entendu penser !

Le patron :

Bon, alors, j'ai pensé cela sans y penser vraiment, seulement pour avoir l'air de penser quelque chose.

L'ivrogne :

Parfois, quand je me pose, j'entends dans le silence mon gros cœur battre dans ma poitrine. Il cogne ; et j'ai tellement pris l'habitude de l'entendre ainsi cogner, et chaque jour aussi se ralentir, que je sais que je saurais, sans plus d'émotion, l'entendre s'arrêter. Je me mettrai une oreille sur ma poitrine, et je me dirais : « Tiens, il ne bat plus ! » Et je me fermerai les paupières, comme un ouvrier sérieux ferme bien portes et fenêtres, avant de s'en aller. (*S'adressant à toi*) Tu cherches ton chemin, l'ami ? Alors, va... ne le demande à personne... personne ne le connaît.

Toi :

Personne ?

L'ivrogne :

Personne ! C'est une affaire certaine ! Tous les chemins mènent et meurent au Golgotha. Pas d'autre issue.

Le jeune homme (à la cantonade) :

Mais enfin, qui fera taire ce pot-pourri d'insanités ?

L'ivrogne :

Et nous le disions petit, la mort, la mort seule ! Et certainement pas aucune sorte de blanc-bec de ton espèce.

Le jeune homme :

Un blanc-bec, un grand bec !

L'ivrogne :

Parfaitement, un blanc-bec ; tu es un blanc-bec !

Le jeune homme :

Un blanc-bec, mais osez le répéter pour voir !

L'ivrogne :

Eh bien, tu es un blanc-bec, je le répète, puisque tu me le demandes avec tant d'insistance.

Le jeune homme (à la jeune fille) :

Tu vois, il ose le répéter ! Il a osé le répéter !

La jeune fille :

Mon grand chéri, ce n'est pas ta faute ! Laisse-le tomber, et occupe-toi de moi.

L'ivrogne (à Toi) :

Et cependant, dis-moi, l'adresse, quelle adresse cherches-tu ?

Toi (*montrant ton chiffon de papier*) :

Là. L'adresse, sur ce papier.

L'ivrogne (*il a pris ton papier, et le regarde d'un air pensif*) :

Qui t'a dicté cela ? Qui ?

Toi :

C'est un monsieur qui n'est pas d'ici. Vous ne le connaissez certainement pas. Il s'appelle Göôl. Monsieur Göôl.

L'ivrogne :

Göôl, ce cher ! Je m'en doutais, j'avais reconnu son écriture. Ce bon cher vieux ! Dis-moi, l'as-tu vu récemment ? Comment est-il ?

Toi :

Juste avant de partir. Il n'y a pas dix ans de cela ; il était en bonne santé, mais il venait de perdre l'œil droit.

L'ivrogne :

Le pauvre ! Il s'était encore battu ?

Toi :

Non, l'œil, il l'avait perdu aux cartes.

L'ivrogne :

Les cartes ! Cela ne lui ressemble pas !

Toi :

Il voulait prouver à tous, et bien visiblement, comme sont absurdes et dangereux, les jeux de cartes.

L'ivrogne :

Bonne démonstration. Est-ce que les gens l'ont écouté ?

Toi :

Non, les gens ont cru qu'il s'était bagarré, et quand on leur disait que non, que c'était parce qu'il avait perdu aux cartes, il pensait encore plus qu'il s'était battu, et que c'était parce qu'il perdait aux cartes.

L'ivrogne :

Que cela lui serve au moins de leçon pour son autre œil. Est-il toujours avec sa Juanita de maîtresse ?

Toi :

Toujours ! Mais elle a beaucoup vieilli ; elle a perdu le sein gauche.

L'ivrogne :

Encore un pari ?

Toi :

Non, longue maladie ou quelque chose comme ça, je ne sais pas exactement. En fait, elle est en pleine dépression. Elle veut quitter Gööl et se retirer à la campagne. Elle ressent vigoureusement l'appel de la nature.

L'ivrogne :

Qu'en dit Gööl ?

Toi :

Il dit qu'elle a raison. Qu'elle devrait élever des oies. Au milieu d'un troupeau d'oies, personne ne pourrait jamais la retrouver, elle serait en sécurité.

L'ivrogne :

Bien vu. Mais mal dit. On ne dit pas ce genre de choses à une femme.

Toi :

Pas beaucoup d'importance. Par instinct, elle devine un peu qu'il se moque d'elle, mais elle ne comprend pas comment.

L'ivrogne :

Ne pas comprendre Gööl, elle n'est pas la seule. En fait, peu de gens ont réussi à comprendre Gööl. Et le disciple, que devient le disciple ?

Toi :

Édouard ?

L'ivrogne :

Oui, Édouard, ce pauvre Édouard. Est-ce que Gööl a enfin réussi à lui faire comprendre, en même temps, les sept principes de la méthode ?

Toi :

Non, Gööl a échoué. Enfin, si l'on peut dire. En fait, Édouard est mort, avant d'avoir compris.

L'ivrogne :

Non ! Que s'est-il passé ?

Toi :

Un jour, Édouard s'est montré encore plus bête que d'habitude. Il a tellement impatienté Gööl que ce dernier n'a pas pu se retenir, excédé, il s'est exclamé : « Édouard, je ne te supporte plus, va te faire pendre ailleurs ! » Édouard est alors sorti, encore plus triste qu'à l'ordinaire. Ses épaules tombaient si bas qu'elles traînaient sur le sol. Il est parti, et il est allé se jeter dans le canal. Une fois de plus, il n'avait pas compris Gööl. La pendaïson recommandée s'est trouvée mutée en noyade définitive.

L'ivrogne :

Édouard, on l'a dit, n'a jamais pu comprendre Göôl. Mais il est vrai aussi, que Göôl a une pensée très difficile à saisir, et la plupart de ceux qui s'y sont essayé sont morts, où en cours de mort, comme toi ou moi.

Toi :

Nous sommes en cours de mort ?

L'ivrogne :

Bien sûr. On ne peut pas tout faire, et vivre et mourir.

Pendant ce temps, le jeune homme et la jeune fille se sont embrassés longuement, pauvrement.

Premier client (au second client) :

Si ce n'est pas honteux !

Second client :

C'est honteux !

Premier client :

Il n'y a plus d'enfants !

Second client :

Comment veux-tu ! On ne fait pas des enfants avec la bouche !

La patronne :

Je suis d'accord avec vous, je vous l'avais dit, c'est honteux.

Le patron :

C'est honteux, mais c'est instructif.

La patronne :

Instructif ? Cela t'instruit en quoi que ce soit, toi ?

Le patron :

Moi, rien ! Mais il y a des gens que cela peut instruire.

La patronne :

Et qui cela, s'il te plaît ?

Le patron :

Eh bien, ceux qui ne savent pas ! Et puis moi, je préfère voir les gens s'embrasser plutôt que s'engueuler. D'ailleurs, s'embrasser, ça donne soif. Et nous, notre intérêt est que les gens aient soif : qui a soif finit par consommer !

Premier client :

S'engueuler, ça donne soif aussi. Autant. Peut-être même plus.

Le patron :

Peut-être. Mais quand ils s'engueulent, ils s'engueulent ! Et pour finir, ils se jettent mes meubles à la tête ! Et qui paye la facture ? Oui, qui paye la facture ? Le gouvernement ? Bien sûr que non !

L'ivrogne :

Holà, vous autres, pourquoi vous mêlez-vous de parler ?

Premier client :

Mais pour les remplissages ! Nous sommes les figurants, et nous avons été recrutés pour les remplissages ! Nous sommes là pour les temps morts.

L'ivrogne :

Parfaitement ! Pour les temps morts ! Mais seulement pour les temps morts ! Or, nous ne sommes pas du tout à un temps mort !

Premier client :

Mais comment saurons-nous que nous en sommes à un temps mort ?

L'ivrogne :

Bon, je vous le dirai. Je me charge de vous le dire. En attendant, vous n'avez rien à dire, taisez-vous.

Premier client :

Bon. Mais c'est aussi que nous commençons à trouver le temps bien long.

L'ivrogne :

Oui, bien sûr. Je comprends. Vous pouvez parler entre vous. Mais doucement, qu'on ne vous entende pas !

La patronne :

Moi, je n'ai personne à qui parler. Ici, je n'ai que moi, et je m'ennuie plus que les autres.

L'ivrogne :

Tu entends, patron ? La patronne s'ennuie ! Parle avec la patronne !

Le patron :

Parler ? Mais je n'ai rien à dire ! Je ne sais pas quoi dire !

La patronne :

C'est la vérité. Il n'a rien à me dire. Depuis des années. Il a déjà tout dit.

L'ivrogne :

C'est vrai, patron, ce que dit la patronne ?

Le patron :

Bien sûr que c'est vrai.

L'ivrogne :

Et en ce cas, la patronne, embrasse-la ! La patronne s'ennuie, va l'embrasser !

Le patron :

Mais... c'est que...

L'ivrogne :

Va ! C'est un ordre ! Si tu ne sais pas comment t'y prendre, regarde les deux là-bas. C'est un ordre ! Tu entends ce qu'on te dit ?

La patronne (au patron) :

Tu entends ce qu'on te dit ?

Vaincu, le patron, bien maladroitement, embrasse la patronne.

L'ivrogne (à Toi) :

Ton chiffon de papier, montre-le-moi encore une fois !

L'ivrogne regarde à nouveau le chiffon de papier, le retourne dans tous les sens, un peu com me s'il ne savait pas lire. Finalement, il déclare :

Crois-moi, ne va pas là-bas ! Sous aucun prétexte !

Toi :

Finalement, vous connaissez ?

L'ivrogne :

C'est moche, et puis c'est dangereux ; la plupart n'en reviennent pas. Et ceux qui par hasard en reviennent ne veulent rien raconter. Je ne te dirai rien, seulement de ne pas y aller.

Toi :

Je ne comprends pas.

L'ivrogne :

Il y a là-bas des vieux qui non plus ni dents, ni lèvres, ni cheveux. Ils courent en procession, comme les fous qu'ils sont devenus. Parfois, souvent même, à bout d'épuisement ou de vieillesse, l'un d'entre eux s'écroule. Alors les autres s'arrêtent, et le piétinent, en poussant des cris sauvages et épouvantables ; ils crachent sur lui, ils lui jettent des pierres, certains ont des canifs et ils le tailladent à l'aide de leurs canifs. Le vieux n'est pas encore crevé, et parfois il essaye de se relever. Il s'agenouille, on dirait un pénitent qui veut implorer le pardon, mais les autres ont tôt fait de le remettre à terre. Là-bas, plus aucune trace de quoi que ce soit qui ressemblerait à de l'empathie. Chaque vieux devrait se dire, pauvre bougre, c'est lui aujourd'hui, ce sera moi demain. C'est le contraire qui se produit. Chaque vieux pense : plus je suis son bourreau, moins je lui ressemble. J'écarte de moi le spectre de toute consanguinité.

Mais les bourreaux sont vieux, je te l'ai dit, ils se fatiguent plus vite qu'ils ne voudraient. Ils finissent par s'écarter. On découvre alors qu'il ne reste plus rien du supplicié ou presque : quelque haillons déchirés et définitivement inutilisables, quelques os blanchis, et c'est tout. Les autres reprennent leur infernale

procession, en attendant leur tour, qui viendra tôt ou tard. Il n'y a pas que les vieux, plus méchants que les vieux, il y a aussi les vieilles. Les vieux sont déjà effrayants, mais les vieilles sont parfaitement épouvantables ; elles conduisent entre elles des débauches dont je ne saurais te parler et poussent des cris à ce point inhumains que la nature autour d'elles se fane à tout jamais. Voilà ! Je ne t'en dirai pas plus. Mais seulement cela : oui, Gööl s'est trompé, du début à la fin, du tout au tout, de l'alpha à l'oméga, rien, absolument rien, n'existe de ce qu'il professe, et ses enseignements conduisent à des erreurs que tu ne peux pas imaginer.

Toi :

Ce n'est pas possible ! Gööl n'a pas pu se tromper à ce point. Gööl n'a pas pu me tromper à ce point.

L'ivrogne :

Il s'est trompé. Ou bien, il a menti. Qu'il nous ait menti, c'est le plus vraisemblable ; il n'a pas pu ne pas savoir. Mais qu'il nous ait trompés, moi, toi, et tous les autres, cela est sûr. Du premier au dernier principe de la méthode, tout est faux, tous sont faux, pas un de vrai.

Toi :

Qu'est-ce qui est vrai ?

L'ivrogne :

Rien. L'essence même des choses est entachée d'erreur, on ne peut pas revenir là-dessus. Rien de vrai, sauf, peut-être, toi. S'il reste une chance de vérité sur cette terre, elle ne peut venir que de toi, de toi seul.

Toi :

Vous avez été un disciple de Göôl ?

L'ivrogne :

J'ai été LE disciple de Göôl, le plus savant, le plus travailleur et le plus intelligent. J'ai découvert moi-même les trois derniers principes, et j'ai rédigé, moi-même, plus de la moitié des discours. Göôl relisait. Parfois il retouchait ici ou là. Parfois, rien du tout, pas un point, pas une virgule. Je suis venu dans cette ville en missionnaire. Et c'est dans cette ville que j'ai compris. Tout était faux. L'enseignement, les enseignements de Göôl, sont faux, de bout en bout.

Toi :

Êtes-vous revenu pour le lui dire ?

L'ivrogne :

Je suis revenu, et j'ai essayé de dire. Peine perdue. Dès les premières paroles, colère effroyable ; a tenté de me démolir ; brisé une partie de mon intelligence et plus de la moitié de ma mémoire. Je crois qu'il projetait de m'achever. Je me suis enfui. À mon idée, une fuite provisoire, pour attendre un répit de fureur. J'ai d'abord décidé d'attendre l'heure. Mais à la fin de l'heure, je n'étais pas prêt, j'ai choisi d'attendre encore la demi-journée ; à la fin la demi-journée, la journée ; puis le mois ; depuis, je remets ainsi de mois en mois, mois après mois, ce rendez-vous maudit qui m'effraie, mais auquel je ne sais pas renoncer.

Toi :

Selon vous, Göôl savait qu'il s'était trompé ?

L'ivrogne :

Voilà précisément ce que trente années de réflexion et de raisonnement n'ont pu résoudre ; je ne sais pas ! Parfois je me dis qu'il avait compris, et bien avant moi. Un monstre, qui nous voyait avec joie nous enfoncer dans ses erreurs, et alors je le hais et je le maudis. D'autres fois, je me souviens de sa bonté, de son intelligence, de sa gentillesse, et de toute cette affection qui il y a eu entre nous. Alors, je pense qu'il est lui-même une victime, et je le plains. J'imagine avec horreur le jour effroyable où il comprendra oui, j'imagine sa honte, son désespoir et je crains pour lui ; dans ces moments, je veux rentrer à ses côtés, pour le défendre et le protéger : je suis en somme un chien qui n'a plus de maître, un quart de siècle qu'il en est ainsi. Pour essayer d'oublier cette existence, je bois. Il boit, disent les gens, plus que de raison. Mais c'est faux. Je bois seulement à la hauteur de ma déraison de vivre. Et c'est ainsi que peu à peu, je suis entré dans la peau de mon nouveau personnage. Je ne savais pas que j'étais devenu un ivrogne jusqu'au jour où j'ai entendu les autres se le dire, et se le répéter entre eux.

Pendant ces dernières répliques, les clients ont fait de nombreuses mimiques, pour indiquer qu'ils voulaient parler. Finalement, l'ivrogne les remarque, et leur demande :

L'ivrogne :

Oui, qu'avez-vous, vous autres ?

Premier client :

Est-ce que je peux, est-ce que nous pouvons dire quelque chose ?

L'ivrogne :

Puisqu'on vous le demande !

Premier client :

C'est que nous n'avons aucun moyen de savoir quand nous pouvons parler et quand nous devons nous taire ; nous sommes obligés de vous interroger à chaque fois. Je peux donc dire quelque chose ?

L'ivrogne :

Mais à la fin, parlez, puisque je vous y ai invité.

Premier client :

Mais ne nous bousculez pas ! Encore une fois, comment voulez-vous que nous sachions ? Bon, nous comprenons que cette fois nous pouvons parler, et nous voudrions poser une question.

L'ivrogne :

L'imbécile, il va falloir que nous l'accouchions au forceps !

Premier client :

Voilà que vous me brutalisez encore ! Vous me brutalisez, et je ne sais plus ce que j'avais à dire. Je savais, mais vous m'avez tant bousculé que maintenant je suis tout emmêlé.

Second client :

Bon, je sais moi, ce qu'il y a à dire ! Il y a, Monsieur, que sauf votre respect, nous nous ennuyons ; il y a que nous voulons savoir quand finira cette plaisanterie, et que nous pourrions nous en échapper.

L'ivrogne :

Vous voulez partir ? Êtes-vous devenus fous ? Croyez-vous que vous trouverez jamais une situation comme celle-ci ? Une situation où la besogne vous est machée ? Une situation où vous n'avez à vous soucier de rien ?

Second client :

Bon ! Vous avez sans doute raison, Monsieur ! Mais il y a aussi que nous ne sommes pas tellement payés !

L'ivrogne :

Payés ? Mais que voudriez-vous faire avec plus d'argent ?

Second client :

Eh bien, nous pourrions nous amuser, acheter des cigarettes, ou des cravates ! Nous saouler, ou encore traîner avec de mauvaises filles.

L'ivrogne :

Et votre âme immortelle, pensez-vous votre âme immortelle ? Qui va se consumer et pourrir pendant que vous vous livrez ainsi à la débauche ? Non ! Le mieux est que vous n'ayez pas d'argent pour cela !

Second client :

En ce cas, mon âme immortelle va me valoir de crever d'ennui !

L'ivrogne :

Comment pouvez-vous vous ennuyer ? Je vous donne un petit camarade, avec lequel je vous laisse bavarder tout votre saoul ! Et vous vous ennuyez ! Vous pouvez raconter des coups de match de football, des tricheries électorales, et que sais-je encore ? Je vous défends seulement de jouer aux cartes ou à n'importe quel jeu de hasard, ou de vous tripoter entre vous, parce que je ne voudrais pas que ce monsieur (*geste dans ta direction*) qui vient nous rendre visite ait une mauvaise opinion de ma pièce !

Second client :

Bon, merci, Monsieur l'ivrogne, vous êtes bien aimable, Monsieur l'ivrogne !

La patronne :

Et nous, dites-nous, va-t-il falloir que nous nous embrassions encore longtemps ?

L'ivrogne :

Pourquoi, jolie dame, vous n'aimez plus embrasser votre mari ?

La patronne :

Belle lurette que je n'aime plus cela ! Je voudrais vous y voir ! Rien qu'à l'idée de mettre ma petite bouche pointue, ma langue coquine et sucrée, mes dents de nacre au contact de ce four à chicots, non, je suis malade !

Le patron :

Des dents de nacre ! En fait, les dents de son dentier.

La patronne :

Salaud ! menteur ! Ce n'est pas vrai !

Elle pleure.

Bon, c'est peut-être un dentier, mais il est fait de mes vraies dents. Donc ce n'est pas un vrai dentier.

L'ivrogne :

Allons, patron, tu le vois, ta femme pleure. À cause de toi ! Tu fais pleurer ta femme ! Console-la ! C'est ton devoir !

Le patron :

Voyons, ma chérie, ne pleure plus ! Je disais cela seulement pour te taquiner ! Tout le monde le sait bien que ce n'est pas un dentier ! Et d'ailleurs, même s'il s'agissait d'un dentier, ça ne se verrait pas. Donc, il n'y a qu'à dire que ce n'est pas un dentier.

La patronne (*pleurant un peu moins*) :

Tu dis cela, mais tu ne le penses pas vraiment. Tu dis cela pour me faire plaisir.

Le patron :

Je dis cela pour te faire plaisir, bien sûr, mais ça te fait plaisir parce que je le pense.

La patronne (*presque consolée*) :

Tu le penses vraiment ?

Le patron :

Bien sûr.

Premier client :

Bon, voilà. Il y en a assez et je m'en vais.

Il se lève et se dirige vers la sortie.

L'ivrogne :

Que fais-tu ?

Premier client :

Je pars.

L'ivrogne :

Tiens donc !

Premier client :

Eh oui ! Avec ou sans votre permission.

L'ivrogne :

Sans.

Premier client :

Ce sera donc sans votre permission. Adieu !

L'ivrogne :

Mais sans ma permission, on ne part pas.

Premier client :

On ne part pas ?

L'ivrogne :

On ne part pas.

Premier client :

La barbe !

Il reprend sa place, définitivement vaincu.

L'ivrogne (compréhensif et conciliant) :

Ton impatience, explique-moi ton impatience.

Premier client :

Celle-là !

Geste en direction de la patronne.

Mal joué, trop mal joué. Cette affaire de dentier, ça ne passe pas. Toutes les bouches sont vraies, et tous les dentiers sont faux ; il n'y a qu'à décider ça comme ça ; c'est le plus simple ! Sinon, on n'en sortira pas ! Il faut en finir une fois pour toutes avec ces

histoires de vrais ou faux dentiers. Elle a ou elle n'a pas. C'est tout !

La patronne :

Mes dents, vraies ou fausses, ça vous regarde ?

Elle gifle son mari.

Ça t'apprendra, à toi, à mettre mes dents sur la table, devant tout le monde, comme s'il s'agissait d'une affaire d'élections !

Premier client :

Pourquoi tant de bruit ! Les dents et les dentiers, c'est comme le sexe des trans ! Un simple test ADN, et tous les doutes se trouvent levés !

La patronne :

C'est cela ! Un test ADN, et pendant que vous y êtes, vous étudierez en plus si j'ai un faux cul et de vrais seins !

Premier client :

Bien sûr ! La totale ! Il n'y a pas à hésiter !

La patronne (*giflant une nouvelle fois son mari*) :

Ainsi, tu me laisses insulter sans faire même mine de prendre ma défense ?

Le patron (*giflant à son tour sa femme*) :

Tiens, c'est pour toi !

La patronne :

Tu m'as giflée !

Premier client :

Il l'a giflée !

Le jeune homme :

Il l'a giflée. Il est finalement moins con que je ne pensais.

Second client :

Une réflexion comme cela, à haute voix en plus, dangereux, très dangereux ! Tu pourrais te retrouver exclu de toutes les assemblées nationales ! Sans préavis ! Sans indemnités !

L'ivrogne (au patron) :

Patron ! Tu as giflé ta femme !

Le patron :

Oui ! Ça m'a échappé !

L'ivrogne :

Cela t'a échappé, mais c'est très grave. On peut gifler les gendarmes, à condition cependant de prendre quelques précautions. Mais une femme, c'est comme un président, pas le droit de gifler, sous aucun prétexte, même quand c'est pour se défendre de se trouver tripoté !

Le patron :

Bien sûr. Mais cette gifle, trente ans que j'y pense... que je me ressasse cette idée, une idée que j'ai fini par ne plus pouvoir sortir de ma tête... cette idée, ça me donnait de l'enthousiasme, du courage, de l'espérance même, je me la figurais, cette gifle et l'extase que j'en aurais. Et puis voilà ! C'est fait, ce n'est que ça. Un pauvre plaf, qui finalement ne m'a procuré aucun plaisir.

La patronne :

Mais c'est épouvantable ! Je suis malheureuse, si malheureuse !

Elle s'adresse à l'ivrogne.

Comprenez, Monsieur, nous sommes mariés depuis trente ans ! Je croyais qu'il m'aimait, au moins les premières années, pas qu'il rêvait de me gifler !

L'ivrogne :

Trente ans, patron ?

Le patron :

Trente ans ; dès le lendemain du mariage, la première envie de gifle, que j'ai mis trente années à assouvir, sans rien assouvir, voilà le vrai. Je le comprends, une gifle, ça ne saurait suffire, il faudrait un crime.

La patronne :

Tellement triste ! Tu aurais dit vingt ans, ou même vingt-cinq, il nous serait resté une petite chance ! Mais trente ans, rien, il ne reste rien. Tout est raté, depuis le commencement, et je ne le savais pas. Dis-moi, mon chéri, comment cela a commencé ?

Le patron :

Dès le premier soir. Tu t'empêtrais dans les pressions et les agrafes, tu ne t'en sortais pas. J'ai voulu t'aider, j'ai tiré, peut-être, sans doute, un peu trop fort, mais pas tant que cela non plus, enfin peu importe, deux pressions ont lâché, mais avec elles un peu de tissus ; ensuite, tout est venu, très facilement. Je me suis excusé pour le tissu. Tu as dit : « Tu as arraché deux pressions et le tissu autour ! » J'ai senti que je n'aimais pas le ton de ta voix, et j'ai commencé de te détester.

La patronne :

Tu ne m'as rien dit ! Tu ne m'as rien laissé deviner ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

L'ivrogne :

Oui, patron, pourquoi n'avoir rien dit ?

Le patron :

Dire quoi ? Il n'y avait rien à dire !

L'ivrogne :

C'est vrai, rien à dire. Mais vous me fatiguez tous les deux. Allez dans votre coin et trouvez le moyen de vous remettre bien ensemble, ou disputez-vous tant que vous voudrez, mais à condition que je n'entende rien.

Le patron :

Et pour la gifle, qu'est-ce qu'on fait pour la gifle ?

L'ivrogne :

Qu'est-ce qu'on fait pour la gifle ? Madame, est-ce que vous voulez porter plainte ? Vous pourriez le faire, bien sûr. Mais l'avocat de votre mari pourra toujours tenter de défendre que celui-ci n'a fait que vous rendre la monnaie de votre pièce.

La patronne :

Non, non, je suis bien trop malheureuse ! Pas de plainte, seulement de la peine, une immense peine. Tellement de peine que cette fois, c'est décidé, je veux partir !

L'ivrogne :

C'est entendu, vous partez. Mais où voulez-vous aller ?

La patronne :

Mais... je ne sais pas ! C'est trop injuste, à la fin ! Vous me laissez partir, je veux partir, mais comme je n'ai nulle part où aller, c'est exactement comme si je restais prisonnière.

Premier client :

Toutes ces comédies ! Ça piétine, ça n'avance pas !

Second client :

Ça ne nous mène nulle part ! Et pendant ce temps, pour le dentier, on ne sait toujours pas !

Premier client :

Ce n'est pourtant pas difficile. Elle enfle son manteau, elle récupère son sac, elle salue la compagnie et là voilà libre, dehors, sur le trottoir !

Second client :

Et ensuite ?

Premier client :

Comment cela, et ensuite ?

Second client :

Que veux-tu que devienne une jolie femme, giflée, abandonnée, toute seule, sans un amour, sans un ami, rien personne ?

La patronne :

C'est vrai, que voulez que je devienne ?

Premier client :

Une jolie femme qui sait y faire ne reste jamais seule longtemps.

Second client :

Et comment s'y prend-elle pour ne pas rester seule ?

La patronne :

C'est vrai, comme je fais pour ne pas rester seule ?

Premier client :

Quel manque d'imagination ! Elle se pose, bien en évidence, devant une porte cochère, elle attend que passe un beau jeune homme, riche de préférence, et elle dit : « Tu viens, chéri ». Le type dit oui, bien sûr, et elle l'emmène.

Second client :

Elle l'emmène où ?

La patronne :

Je l'emmène où ?

Premier client :

Mais chez elle, bien sûr !

Second client :

Mais chez elle, c'est ici ! Prise au piège !

La patronne :

Chez moi, c'est ici, je n'ai pas d'autre chez-moi, et je suis prise au piège ! Je ne peux pas m'en sortir ! Je ne vais tout de même pas introduire un inconnu dans mon propre domicile !

Premier client :

Pourquoi pas ?

La patronne :

Et pour commencer, mon mari. Que dirais-je à mon mari ?

Premier client :

Au choix ! L'inviter à regarder ailleurs. Ou à participer ! L'un ou l'autre, de toute façon très tendance.

La patronne :

Si c'est là tout ce que vous avez à suggérer, vous pouvez aussi bien vous taire.

Second client (au premier client) :

Elle a raison, tu aurais peu aussi bien te taire. Sais-tu ? J'ai dans l'idée qu'on devrait faire quelque chose pour elle !

Premier client :

Mais que ferons-nous ?

La patronne :

Que ferez-vous ?

Second client :

Une collecte ; de l'argent, ou mieux, des signatures. Enfin tout le blabla habituel.

L'ivrogne :

Il s'adresse aux deux clients.

Bon, ça, c'est très bien la collecte de signatures. Ça ne sert généralement à rien, mais ça donne l'impression de faire quelque chose. Et puis, on ne sait jamais. Tous les deux, retournez à votre table, et organisez-moi cela.

Quant à vous deux, Madame la patronne, et Monsieur le patron, tâchez de vous raccommoier, au moins dans les grandes lignes, au moins pour la bonne forme.

Maintenant, il s'adresse à toi.

Viens t'asseoir près de moi, nous parlerons plus tranquillement.

Le jeune homme (à part, à la jeune fille) :

Tu vois, si tu m'avais écouté ! Tu en aurais mis un, nous ne serions pas où nous en sommes.

La jeune fille :

Après tout, tu y es aussi pour quelque chose. Tu me dis cela maintenant qu'il est trop tard pour que j'y fasse quoi que ce soit.

Elle pleure.

Le grand malheur des filles ! Elles ne veulent pas, enfin pas vraiment, mais les garçons veulent, vraiment. Alors les filles veulent bien, pour faire plaisir. Plus tard, les garçons, que font-ils ? Ils reprochent aux filles d'avoir bien voulu !

Le jeune homme :

Cesse de geindre, tout le monde nous remarque !

L'ivrogne :

Dites, vous deux, qui vous a permis de prendre le devant de la scène ?

Le jeune homme :

Mais qui peut nous l'interdire, si le caprice nous en prend ?

L'ivrogne :

Moi !

Le jeune homme :

De quel droit ? Pour quelles raisons ? Avec quels titres ?

L'ivrogne :

Du droit du plus fort ! Pour des raisons de décence ! Et avec mes titres d'auteur !

Le jeune homme :

Parce que c'est vous l'auteur ?

L'ivrogne :

C'est moi l'auteur. Cette histoire est ma composition, et vous tous, vous êtes mes personnages.

Le jeune homme :

Destin tragique.

L'ivrogne :

Cesse de te plaindre. Et embrasse ta copine. Crois-moi, il y a pire comme destin ! Embrasse ta copine et cesse de parler, on ne parle pas la bouche pleine.

Le jeune homme :

Celle-là, je dois toujours l'embrasser ? J'ai envie de changement ! S'il vous plaît, commandez-moi d'embrasser la patronne !

L'ivrogne :

Après tout, pourquoi pas. Et puis c'est devenu la mode à présent, les jeunes gens avec des dames, disons, beaucoup moins jeunes ! C'est dit, ordre d'embrasser la patronne !

La patronne :

Tout le monde en est témoin, je ne fais qu'obéir à un ordre auquel j'ai vaillamment tenté de résister !

La jeune fille :

Et moi, qu'est-ce que je deviens dans tout cela ? Qu'est-ce que je deviens ?

Le patron :

C'est pourtant simple : vous devenez la patronne, puisque je vais vous embrasser. Je vous embrasse et vous devenez la patronne.

La jeune fille :

Il suffit d'embrasser pour devenir patronne ?

Le patron :

Comme on dit en cours de mathématiques, et pour autant que je m'en souviens, nécessaire et suffisant.

La jeune fille :

Nécessaire et suffisant, je vois. Ce doit être amusant de jouer à la patronne ! Je n'ai pas envie d'être embrassée, mais j'ai envie d'être patronne. Dons, j'ai envie d'être embrassée. Embrassons-nous, patron, embrassons-nous ! Ce sera un tel changement que l'on pourra croire à une autre vie.

L'ivrogne (à Toi) :

Le patron se permet de sérieuses initiatives. Enfin, tant que cela ne contrarie pas nos projets, laissons faire. Ils sont tous occupés, nous voilà tranquilles pour au moins quelques instants.

Toi :

Écoutez, écoutez-moi !

L'ivrogne :

Ils me donnent de la peine, tant de peine. Plus un instant à moi, toutes mes journées à prendre soin d'eux ! Ils m'épuisent !

Toi :

S'il vous plaît, écoutez-moi ! Un dessin, faites-moi un dessin !

L'ivrogne :

Un dessin ?

Toi :

Le chemin, le chemin pour y aller. Dessinez-moi le chemin. Dessinez-moi, et je ne vous demanderai plus rien d'autre.

L'ivrogne :

Je ne suis pas bien doué pour les dessins, ni d'ailleurs pour quoi que soit d'autre. Mais tu n'as besoin d'aucun dessin ! C'est tout simple, à chaque intersection, tu prends sur ta gauche, sans jamais dévier.

Toi :

C'est aussi simple que cela ?

L'ivrogne :

Aussi simple que cela.

Toi :

Mais si c'est aussi simple, pourquoi personne ne trouve ?

L'ivrogne :

Ils ne vont pas tout droit. Ils prennent par des détours. Ils font des siestes. Ils finissent par se perdre.

Toi :

Je veillerai, je ne prendrai aucun détour. Adieu. Merci pour tout.

L'ivrogne :

Adieu. Je te souhaite bonne chance et je te plains.

Toi :

Vous me plaignez ?

L'ivrogne :

Ne me pose plus de questions, j'ai déjà tout dit. Rien à ajouter.

Toi :

Mais, à la fin, quel serait votre conseil ?

L'ivrogne :

Aucun conseil. Tu vas, tu vois, et tu décides.

Toi :

Mais encore ?

L'ivrogne :

Bien sûr, on ne peut pas dire que tout soit parfait chez nous. Mais avec tout de même de bonnes choses. Des sourires, des amis ; des jupes, des chevilles, parfois de jolies formes, des visages... En s'organisant bien, ce n'est pas si mal. Un ensemble au sein duquel on peut plus ou moins survivre. Je ne sais pas si la vie est réellement belle ou réellement absurde, mais ce que j'ai fini par comprendre, c'est qu'on peut vivre l'absurde avec un sourire indestructible et joyeux.

Toi :

Gööl a dit que...

L'ivrogne :

Tu finiras par le comprendre un jour, ce qui compte, ce n'est pas ce Gööl a dit, mais ce qu'il n'a pas dit.

Premier client (*au second*) :

Lamentable !

Second client :

Lamentablement lamentable.

Premier client :

Misérable !

Second client :

Misérablement misérable !

Premier client :

Et dire que nous sommes obligés d'assister à cela ! D'être témoins !

Second client :

D'un autre côté, c'est aussi pour cela que l'on nous a créés. Nous n'avons d'autre utilité que celle d'être des témoins. Nous ne faisons pas avancer le débat, nous n'avons prise sur rien, nous ne sommes partie prenante de rien, mais nous sommes là, nous pouvons témoigner.

Premier client :

Loin d'un premier rôle !

Second client :

Le premier, sûrement pas. Mais le dernier, si, notre destin. Dernier destin, comme dernier mot, ce qui l'emporte sur tous les autres.

Premier client :

Incorrigible optimiste.

Second client :

Non. Pas plus optimiste que pessimiste. Seulement témoin. Impartial et lucide.

Premier client :

Explique mieux !

Second client :

Eh bien, la patronne, je veux dire la nouvelle patronne. Un mauvais témoin la regarde et dira qu'elle embrasse. Mais un vrai témoin, un témoin professionnel, comme nous le sommes toi et moi, révélera la vérité. Elle n'embrasse pas, elle ne se laisse pas plus embrasser.

Premier client :

Tiens donc !

Second client :

Non. Elle joue. Elle joue à la personne qui se fait embrasser. Tout en faisant, elle ne cesse de se poser la question de l'air qu'elle a tandis qu'elle embrasse. Elle n'est pas une femme qui se fait embrasser, mais une femme qui joue à la femme qui se fait embrasser.

Premier client :

Tu expliques bien. Intéressantes, tes explications. Mais où cela nous mène-t-il ?

Second client :

Un témoin, ça témoigne. Pas d'autre prétention.

Premier client :

L'ex de la nouvelle patronne, tu en dis quoi ?

Second client :

Du pareil au même. Pire peut-être. La fille, au moins, elle a une ambition, devenir patronne. Lui, sa seule ambition, son image sur les réseaux.

Premier client :

La patronne ?

Second client :

Plus compliqué. Elle a longtemps joué les rôles de jeune fille, maintenant elle pense qu'elle ne sera jamais une vieille femme. Tout cela se mélange avec un peu de lassitude, beaucoup de rancœur et un très mauvais caractère. Le fond de la machine est bon, la lèvres fidèle, le mouvement de la langue reste souple. Des trois, c'est elle la plus vraie, ou la moins fausse, comme tu voudras.

Premier client :

Le patron ?

Second client :

Pas beau, pas doué, ou même nul. Mais brave. Le seul à être vrai, sincère. Le dernier humain, peut-être. Il fait en tout cas ce qu'il peut, et au moins, il bande.

Premier client :

Comment le sais-tu ?

Second client :

Je lis cela dans son regard.

Premier client :

Tu ne peux rien lire dans son regard, il a les yeux fermés.

Second client :

Exactement. Il ferme les yeux de la juste manière. Observe, c'est le seul qui ne joue pas ; tous les autres jouent un rôle.

Premier client :

Leur rôle. Ce sont des acteurs, ils sont payés pour cela.

Second client :

Ce sont des acteurs, et il n'y a même pas besoin de les payer pour cela. Un coin d'appareil photo, un soupçon de caméra, et les voilà figés, grand sourire de composition, aussi factice que faux, comme tous les rôles de composition.

Premier client :

Comment expliques-tu cela ?

Second client :

Il faut être dans le ton, il faut être dans le moule. Le ton, le moule, c'est le contentement de soi, la joie d'exister, le conformisme du bonheur. As-tu noté que sur les portraits des peintres, mais aussi sur les photos anciennes, les personnages sourient parfois, mais ce n'est pas majoritairement le cas. Mais, pour les photos contemporaines, sourire forcé, systématique et obligatoire. Le vrai est autant interdit d'existence que de photographie.

L'ivrogne (au second client) :

Cela fait un moment que je t'écoute, l'ami. Dois-je te le rappeler ? Tu n'as pas été recruté pour développer des idées que plus d'un jugerait subversives.

Second client :

Subversives ?

L'ivrogne :

Non conformistes, à l'évidence. Et la frontière est floue, qui sépare le non-conformisme de la subversion. Le mieux est un coup d'arrêt brutal à ce qui pourrait devenir un jour une tendance révolutionnaire. Voire complotiste, pour ne pas dire plus. Dix jours dans le coin, là-bas.

Second client :

Mais...

L'ivrogne :

Dix jours, pas un de moins.

Il s'adresse à la cantonade.

Et que cela vous tienne lieu d'avertissement, vous autres. Il faut apprendre à ne pas confondre tolérance avec indiscipline.

Premier client :

C'est injuste ! Personnellement, je n'ai commis aucun délit que je sache, et je subis cependant la punition de n'avoir plus personne avec qui échanger.

L'ivrogne :

Parle tout seul. C'est ce que finissent par faire tous ceux qui se croient plus intellectuels que les autres. Parle seul, mais pas trop fort, ou tais-toi. L'important est que tu ne nous déranges pas.

Le premier client hausse les épaules, puis commence de parler seul. On voit ses lèvres bouger, mais il n'en sort aucun son.

L'ivrogne (à Toi) :

Ils m'épuisent. Ils sont épuisants.

Toi :

Oui, vous avez grand mérite à vous occuper d'eux avec autant d'attention.

L'ivrogne :

Du mérite, oui, j'ai du mérite. Il faut tout prévoir et tout leur dire. On n'ose imaginer ce qu'ils seraient capables d'inventer, si on les laissait seuls, ne serait-ce qu'un instant. Il faut sans cesse que je pense à tout, que je prévoie tout, que je m'occupe de tout.

Toi :

Je vous admire.

L'ivrogne :

Oui, je suis admirable. Presque un dieu, une sorte de dieu. Je dis : « Embrassez-vous ! » et ils s'embrassent. Commander aux êtres, mais aussi aux choses. Je dis à cette potiche sur le comptoir « Tombe ! » et la potiche tombe.

De fait, la potiche tombe. Mais comme elle est en ferraille, elle ne se casse pas.

Je dis à la porte : « Ouvre-toi ! » et la porte s'ouvre.

La porte s'ouvre.

Je dis : « Ferme-toi ! », et elle se ferme.

La porte se ferme. Pendant ces dernières paroles, la jeune fille s'est approchée de la potiche, qu'elle ramasse. Elle s'adresse à la cantonade, sur un ton indigné :

La jeune fille :

Dites-donc, vous autres ! Vous ne pourriez pas faire attention à ce que vous faites ?

La patronne :

C'est vrai, cela ! Vous ne pourriez pas faire attention à ce que vous faites ?

Le patron (*sur un ton désolé*) :

Je le disais, ils se disputent, ils se battent, et ils cassent les meubles.

La jeune fille (*à la patronne*) :

De quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît ! Je suis ici chez moi, et je suis assez grande pour savoir ce que j'ai à faire, toute seule.

La patronne (*humblement*) :

Oui, Madame ! Excusez-moi, Madame. J'ai agi par une sorte de réflexe, par erreur, si vous voulez.

La jeune fille :

Bon, ça va pour cette fois, mais n'y revenez pas !

L'ivrogne (*à Toi*) :

Tu le constates, c'est trop de travail pour un homme seul, et même pour un dieu. J'ai besoin d'aide, il me faut absolument de l'aide. Reste avec moi !

Toi :

Mais... mais que ferais-je ?

L'ivrogne :

Tu me seconderas ! C'est une place de choix !

Toi :

Une place de choix, j'en conviens. Mais est-ce la mienne ? Est-ce là ma destinée ? Chaque homme doit aller au bout de son destin ; je dois aller au bout de mon destin. Un jour, Gööl m'a dit...

L'ivrogne :

En finiras-tu un jour avec Gööl ? L'important, encore une fois je te le répète, n'est pas de savoir si Gööl est encore vivant, ou s'il est décédé. Ni même de trancher s'il mentait et qu'il le savait, ou s'il était sincèrement dans l'erreur. L'important est que ses enseignements sont faux, inexacts, et ne mènent nulle part.

Toi :

Si ce que Gööl a dit est faux, qu'est-ce qui est vrai ?

L'ivrogne :

La vérité, je te l'ai déjà, je ne sais pas. J'ai cherché, encore cherché, mais je n'ai pas trouvé. Il y a bien une sorte de chanoine, qui tient un étalage près des halles, sans doute un charlatan ; mais il vend une méthode, qu'il prétend universelle. J'ai acheté un exemplaire de son livre, mais cela ne m'a pas servi, car il est rédigé dans une langue dont je ne comprends pas le premier mot. Je suis retourné à la boutique, je voulais rendre le livre, mais le chanoine m'en a dissuadé. Il m'a fait remarquer l'image de la couverture, à laquelle, c'est vrai, je n'avais pas pris garde, qui montrait un chimpanzé, le cul sur sa branche, se grattant sous l'aisselle. L'air de se marrer, mais avec gentillesse et intelligence. « Regarde, m'a dit le moine ! Regarde longtemps ! Si tu regardes assez longtemps, tu découvriras que tout le livre est contenu dans le seul regard du singe ! Peu importe par conséquent que tu aies lu le livre, il suffit seulement que tu aies croisé le regard du singe. » Je me suis concentré quelques instants sur l'image, et très vite,

j'ai eu l'intuition que le chanoine disait vrai. Trente jours, je suis resté trente jours cloué devant l'image, sans jamais la quitter des yeux, sans même une seconde d'interruption. J'essayais de deviner si le singe riait parce qu'il me regardait, ou parce qu'il se grattait. Le trentième jour, j'ai soudain compris. Tout compris. Mais à ce moment, j'ai commis une faute, une très grande faute. J'étais follement heureux d'avoir trouvé, mais, complètement épuisé, j'ai négligé de noter ce que j'avais compris, et je me suis laissé sombrer dans un profond sommeil. On m'a dit que j'ai dormi huit jours de suite. Quand je me suis éveillé, j'avais tout oublié de ce que j'avais compris, et je ne suis jamais parvenu à m'en souvenir. Tout était à refaire, mais je n'ai pas eu le courage de recommencer la quête.

Mais parfois, il me semble que je me souviens, ou que je suis à deux pas de me souvenir, et cela me donne le vertige. Est-ce ma mémoire qui ronge son désordre ou mon mauvais génie qui joue à me rendre fou ? Dans ces moments de vertige, voilà ce que je crains d'avoir compris : le chimpanzé ne rit pas parce qu'il serait le porteur ou le témoin d'un quelconque message, il rit parce qu'il est idiot, c'est un rire imbécile, et il n'y a pas de solution.

Le jeune homme (à la patronne) :

Je ne te dis pas cela pour te vexer, mais franchement, je crois que tu devrais en mettre un.

La patronne :

Tu crois ? On dit que cela fait vieillir. Si cela fait vieillir, j'aurais l'air plus vieille et tu ne m'aimeras plus.

Le jeune homme :

Non, cela ne te fera pas vieillir, et je t'aimerai toujours. Ces histoires de vieillissement, des racontars de réseaux sociaux.

La patronne :

En ce cas, je vais en mettre un. J'en mettrai deux, ou même trois, comme cela, nous serons parfaitement tranquillisés. Tu m'aimerais toujours et je ne vieillirai jamais.

Le jeune homme :

Voilà ce qui s'appelle se montrer raisonnable. Cela me fait plaisir que tu sois à ce point raisonnable.

La patronne :

Je ne suis pas raisonnable. Je suis amoureuse folle de toi. Je suis à ce point amoureuse que je me donne des airs de femme raisonnable, pour te plaire encore plus.

La jeune fille (au patron) :

Pas beaucoup de clients.

Le patron :

Non, pas de clients. Les gens sont fatigués et ils ne sortent pas de chez eux.

La jeune fille :

Je me souviens... Les lendemains de dimanche, j'étais fatiguée, si fatiguée qu'il me fallait parfois plusieurs heures pour me lever tout entière.

Le patron :

Les gens ne sont pas seulement fatigués, ils n'ont plus d'argent.

La jeune fille :

Ils ont tout dépensé le dimanche, si bien que le lundi, il ne leur reste plus rien. Ils ont laissé tout leur argent chez nous.

Premier client (au second client) :

Oh, Paul !

Le second client ne répond pas ; il n'a peut-être pas entendu.

Le patron :

Non. Ils ont laissé de l'argent chez nous, mais ils en ont laissé aussi chez les autres, ce qui constitue une partie de notre malheur. La concurrence est effroyable et souvent déloyale. Il y a les restaurants, les taxis, les promenades en bateau, les marchands de gaufres, les forains, les marchands de frites, et les grands magasins. Et tout le reste.

Premier client (au second client) :

Oh, Paul !

Le second client ne réagit toujours pas.

La jeune fille :

Et l'état ne fait rien.

Le patron :

Malheureusement, si, il agit.

La jeune fille :

Et que fait-il ?

Le patron :

Ce que font tous les états. Il taxe.

La jeune fille :

C'est une honte. Je ne sais plus pour qui j'ai voté, mais la prochaine fois, je voterai pour un autre.

Le patron :

Pourquoi ? Les hommes peuvent changer, l'état demeure. Le malheur ne vient pas des hommes, qui, malgré ce qu'ils en croient et ce qu'ils font croire, comptent pour rien, mais de l'état lui-même. Tant qu'il y aura de l'état, il y aura du malheur.

Premier client (*au second client*) :

Mais enfin, Paul !

Second client (*sans se retourner*) :

Tais-toi ! Tu sais bien que je ne m'appelle plus Paul.

Premier client :

Oui, c'est vrai. Comment t'appelles-tu maintenant, Paul ?

Second client :

Marcel. Maintenant, je m'appelle Marcel.

Premier client :

Marcel, c'est bien aussi, Marcel.

Second client :

Je n'aime pas. Marcel, tout le monde s'appelle Marcel. J'aimais mieux Paul.

Premier client :

Bien sûr. Mais il faut se faire une raison.

Second client :

Je me fais une raison. Mais j'ai tout de même un peu de peine.

Premier client :

Comment est-ce dans ton coin ? Est-ce que tu ne t'ennuies pas trop ?

Second client :

Bien sûr que je m'ennuie. Et j'ai mal aux jambes. Et envie d'uriner.

Premier client :

Personne ne prend garde à toi. Profites-en, urine contre le mur.

Second client :

Bien sûr, j'y pense, mais je n'ose pas.

Premier client :

Ose, personne ne le remarquera.

Second client :

J'apprécie ton soutien. Tu es un vrai camarade.

Premier client :

Si on ne s'aidait pas entre amis, il n'y aurait plus d'espoir.

Second client :

Je te remercie. Mais il n'y a plus d'espoir nulle part et depuis longtemps.

La jeune fille (au patron) :

Qu'allons-nous devenir, si les gens ne viennent plus dans les cafés ?

Le patron :

Nous ferons faillite et nous essayerons un autre métier. Par exemple, nous pourrions tenter de vendre des lacets.

La jeune fille :

Des lacets, pourquoi pas. Vendeuse de lacets, je crois que ça me plairait bien. Des lacets bleus, des lacets roses, des lacets multicolores. Cela serait de nature à mettre de la gaité dans les chaussures. Enfin pour les chaussures qui comportent encore des lacets, ce qui n'est plus très fréquent aujourd'hui, il faut en convenir.

Premier client (*au second client*) :

Paul !

Second client :

Ne m'appelle pas Paul ! Cesse de me faire de la peine avec ça.

Premier client :

Oh, pardonne-moi, j'oublie tout le temps. Marcel !

Second client :

Oui ?

Premier client :

Tu as réussi ?

Second client :

Non, je n'y arrive pas, je suis trop contracté. Et j'ai de plus en plus mal aux jambes.

Premier client :

Essaye de te décontracter. Prends appui contre le mur.

Toi (*à l'ivrogne*) :

Et c'est tout le temps ainsi ?

L'ivrogne :

Bien sûr. C'est tout le temps ainsi.

Toi :

Ils ne peuvent pas s'échapper ?

L'ivrogne :

Bien sûr que non. Ni eux, ni moi, personne ne peut s'échapper.

Toi :

Peut-être qu'ils n'en ont pas assez envie ?

L'ivrogne :

Ils crèvent d'envie de partir, de s'échapper. Mais que feraient-ils ailleurs ?

Toi :

Ils vivraient.

L'ivrogne :

C'est exactement cela, ils vivraient. Tout comme maintenant. C'est dire que cela ne ferait aucune différence. Le soleil ne peut pas changer sa trajectoire, il n'y a pas d'ailleurs.

Toi :

Peut-être pas pour eux, peut-être pas pour toi... adieu !

L'ivrogne :

Ainsi donc, tu es prêt à les laisser tomber ? Et moi aussi ?

Toi :

Mais que feraient-ils de plus avec moi ?

L'ivrogne :

Ils dureraient. Toujours ça de pris sur l'éternité.

Toi :

Je dois être franc avec toi : je ne vois vraiment pas ce que cela leur apporterait. Adieu.

S'adressant à tous.

Adieu à vous tous, merci de votre accueil, bonne continuation !

Tous (confusément) :

Adieu..., bonne journée..., bonsoir..., bon voyage...

La jeune fille :

Monsieur, monsieur, ne partez pas comme cela ! Emmenez-moi !

Toi (tu es stupéfait, gêné, confus, mal à l'aise) :

Vous emmener ?

La jeune fille :

Oui, emmenez-moi, je vous aime !

Toi :

Vous m'aimez ?

Tu es très rouge, et tu as l'air idiot.

Mais vous ne me l'avez jamais dit.

La jeune fille :

Vous ne me l'avez jamais demandé. S'il vous plaît, ne me dites pas non !

Toi :

Je vous l'avoue, je suis tenté, mais non, impossible, pas de place pour vous, je ne peux pas ! Je regrette, mais je ne peux pas.

La jeune fille :

Tant pis pour moi. Je vais devoir rester ici, et mourir d'ennui.

Le patron :

Tu voulais me quitter ?

La jeune fille :

Non, non ! Pas vous spécialement ! Mieux, je vous aurais regretté, en tout cas au moins un peu. Je vous le jure, je vous aurais écrit. Mais quitter tout ça, je voudrais tellement quitter tout ça ! Retrouver de l'air pur !

Le patron :

Moi aussi, je voudrais bien m'évader... mais tu vois, on ne peut pas. Peut-être, peut-être si nous arrivons à faire faillite. Mais ce n'est pas si facile, avec toutes ces aides, qui n'en sont pas, mais qui ont pour effet de nous tenir encore plus prisonniers.

Premier client :

Moi aussi, je voudrais bien partir ! N'importe où, mais partir.

Second client :

La vérité, c'est que nous voulons tous partir. Et moi, si je pouvais partir, je pourrais peut-être trouver un endroit pour uriner tranquillement.

L'étudiant :

Partir ! Trouver un pays où l'on ne soit pas constamment embêté par tous ces embêtements.

Premier client :

Pourquoi celui-là peut-il s'échapper ? Qu'a-t-il de plus que nous ? Ne laissons pas s'enfuir ! S'il part, partons avec lui ! Sinon, ne le laissons pas partir !

La patronne :

Écoutez-moi, vous autres ! Lui, je le reconnais, c'est notre sauveur ! Il va nous sauver, tous !

(Elle se précipite à tes genoux.)

Je te reconnais, et je te vénère ! Tu vas nous sauver, tous, et nous sortir d'ici !

Premier client :

Elle a raison ! C'est sans doute notre sauveur ! Il ne faut donc pas le laisser s'enfuir ! Sous aucun prétexte !

Second client :

Quittant enfin son coin, et revenant au centre avec une vieille planche qu'il a récupérée.

Il y a cette planche, que j'ai trouvée. S'il est notre sauveur, le plus sage est de le crucifier ! Le crucifier solidement, sur la planche, il ne pourra jamais s'enfuir.

Le patron :

Il a raison, c'est ce que nous devons faire ! Un marteau, des clous, je vous cherche tout cela, et nous le crucifierons !

Tous :

Crucifions, crucifions !

Toi :

Mais non ! Vous ne pouvez pas ! Je ne peux pas être crucifié par vous, je ne suis pas d'ici, je n'ai rien à faire avec tout cela.

(Pendant tout ce temps, l'ivrogne est resté impassible, ironique, amusé. Puis, s'adressant à tous...)

L'ivrogne :

Laissez-le !

Le calme se rétablit aussitôt, on te laisse, on s'écarte de toi. Chacun regagne sa place.

Laissez-le ! Ne craignez rien ! Il ne partira pas. Ni lui, ni vous, ni moi, ni personne. Jamais ! Nulle part ! Nulle part, ça n'existe pas vraiment, et il n'y a pas d'ailleurs !

S'adressant à toi.

Tu veux sortir ? Sors ! Je les retiendrai ! Pas de chemin plus facile que celui que tu cherches. Le tour du pâté de maisons. Une fois, deux fois, dix fois, cent fois ! Jusqu'à ce que tu sois fatigué ou que tu en aies assez. Alors, tu t'arrêtes devant notre porte, tu es arrivé !

Toi :

Que voulez-vous dire ?

L'ivrogne :

Rendu, arrivé, terminus ! Bravo, ce que tu cherchais, tu l'as enfin trouvé !

Toi :

Vous êtes sûr ?

L'ivrogne :

Comment n'en serais-je pas sûr ? Tout ce que tu vois ci, tout, tout est de ma main.

Toi :

Jurez-le !

L'ivrogne :

À quoi bon ?

Toi :

C'est un ordre ! Si vous êtes sûr, jurez !

L'ivrogne :

Ce sera comme tu voudras ! Je jure.

Toi :

Vous avez juré !

L'ivrogne :

J'ai juré, aucun doute là-dessus.

Toi :

Vous m'avez obéi !

L'ivrogne :

Je t'ai obéi.

Toi :

C'est donc moi le maître, désormais !

L'ivrogne :

C'est toi le maître ! Tu savais ce qu'il fallait faire ? Comment le savais-tu ?

Toi :

Non ; par hasard ! Le hasard.

Tu changes complètement d'attitude, de personnage... épaules cambrées, voix autoritaire, sèche...

Va t'asseoir ! Va t'asseoir maintenant, tais-toi.

L'ivrogne :

À cette table ?

Toi :

Non, cette autre là-bas.

L'ivrogne, désormais très docile, s'assied gravement, ses yeux se perdent dans le vide.

Quant à toi, tu declares à la cantonade :

Toi :

Qu'on se le dise, c'est moi le maître à présent. Et cela va changer. Du tout au tout. Plus rien ne sera comme avant.

L'étudiant :

C'est donc vous le nouvel auteur ?

Toi :

C'est moi.

Premier client :

Nous sommes tous bien contents de changer d'auteur. L'ancien ne valait rien. On n'en finissait pas !

Second client :

On n'avancé pas, on piétinait. L'enlissement, c'était l'enlissement.

La patronne :

La vie était comme immobile. Rien, il ne se passait rien. Et puis, un beau jour, on se découvrait vieux, sans avoir réellement vécu.

La jeune fille :

Il n'y avait pas de clients de toute la semaine. Et le dimanche, il n'y en avait pas plus.

Le patron :

Ce n'était pas un mauvais auteur. Mais son erreur est d'avoir trop voulu rester vrai. Le vrai, il n'y a rien de pire pour une comédie.

L'étudiant :

À présent, Monsieur le nouvel auteur, que nous donnez-vous à faire ?

Toi :

Je vous l'ai dit, avec moi, tout change. Plus de directives, plus de rôle à jouer. Vous faites ce que bon vous semble, comme bon vous semble, vous êtes libres !

L'étudiant :

Nous faisons ce qu'il nous plaît ?

Toi :

Bien sûr ! Puisque vous êtes libres.

L'étudiant :

C'est très bien, c'est une bonne solution. Une excellente solution.

Premier client :

Oui, c'est une bonne solution.

Second client :

Une bonne solution, la meilleure des solutions !

La patronne :

Exactement ce que nous voulions, ce que nous n'avons cessé de revendiquer !

Le patron :

Une bonne solution, voire !

La patronne :

Que veux-tu dire ?

Le patron :

C'est une bonne solution, mais tu as envie de faire quelque chose, toi ?

La patronne :

Je ne sais pas ; je ne me suis jamais posé ce genre de question. Mais pour toi, c'est simple, lave tes verres !

La jeune fille :

Et de quel droit, Madame, lui dites-vous de laver les verres ?

La patronne :

Je vous demande pardon ; comme nous avons changé d'auteur, j'ai pensé que nous reprenions nos anciens rôles ! Je vois qu'il n'en

est rien, nous continuons exactement là où nous en étions. Nous avons changé d'auteur, mais en réalité, il n'y a rien de changé !

L'étudiant :

Dites-moi, Monsieur l'auteur, que fait-on quand on est libre de faire ce que l'on veut ?

Toi :

Assieds-toi, par exemple, à la table du fond, et bavarde avec la patronne.

Premier client :

Si l'on reprend là où nous en étions, cela veut dire, n'est-ce pas monsieur l'auteur, que je dois continuer de parler tout seul ?

Toi :

Non. Ton camarade peut te rejoindre, et vous avez la permission de bavarder ensemble, à condition cependant qu'on ne vous entende pas.

Premier client :

Marcel ? Tu viens, Marcel ?

Second client :

Non, je préfère rester dans mon coin. Je réussirai peut-être à uriner. Ça me soulagerait.

Le patron :

Et moi, je lave toujours mes verres ?

Toi :

Oui, oui, c'est une bonne idée, lave tes verres !

Le patron :

Je lave les verres, mais je lave mes verres depuis le début de la pièce. Nous avons changé d'auteur, mais je lave toujours des verres !

Toi :

Taisez-vous, à la fin ! Tes plaintes m'assomment ! Tais-toi, et lave !

Le patron :

Il marmonne pour lui-même.

Je me tais et je lave. Rien de changé. Tout pareil.

La jeune fille :

Elle s'adresse au patron.

Vous croyez que nous n'aurons pas plus de clients ?

Le patron :

Non, ce sera pareil ! Des clients, il y en aura même de moins en moins ! En tout cas, c'est mon dernier espoir !

Premier client (au second client) :

Marcel !

Second client :

Ne m'appelle pas Marcel ! Cela me rappelle que je ne m'appelle plus Paul, et ça me fait de la peine !

Premier client :

Comme tu voudras, Marcel ! Paul, ça sonne mieux.

Second client :

Ne m'appelle pas Paul, non plus, puisque désormais je m'appelle Marcel. Non ! C'est pareil !

Premier client :

Pauvre Marcel !

L'étudiant (à la Patronne) :

L'individu contre la société, la société contre l'individu. Si la société gagne, l'individu est mort. Mais si l'individu gagne, c'est la société qui meurt, et donc finalement, l'individu aussi.

La patronne :

Peut-être bien. Mais tu ne me dis toujours pas, si oui ou non, cela me fera grossir !

Toi (ton assuré, voix ferme, air presque divin) :

Bon, c'est très bien. On va continuer comme cela. Que chacun s'occupe de ses affaires, et évite d'apporter quelque trouble que ce soit à l'ordre public. Mon ordre public.

Moment de silence, en tout cas relatif ; chacun s'occupe dans son coin, la Jeune fille s'entretient avec le Patron, la Patronne avec l'étudiant, le Premier client avec le second... Soudain, l'ivrogne se redresse, et éclate d'un rire excessif, presque effrayant.

Toi (à L'ivrogne) :

Pourquoi ris-tu ?

L'ivrogne :

Je ris, je ris, je vais crever de rire !

Toi :

Mais pourquoi ? Je t'ordonne de le dire !

L'ivrogne :

Depuis le début, j'ai eu envie de rire. Depuis le début. Vous êtes arrivé, fier, étranger, lointain ! Vous répétiez : « C'est Gööl qui m'envoie, c'est Gööl qui m'envoie ailleurs ! » Mais non, pour finir, vous êtes entré dans la ronde. Vous êtes fait comme nous, comme nous tous. Tombé dans le panneau ! Et cela me fait rire, je vais crever de rire !

Toi (tristement) :

Arrête de rire. Ce n'est pas drôle.

L'ivrogne (soudain grave) :

Vous avez raison, pas vraiment de quoi rire. Bon, il me reste toujours mes quatre pastis, que je n'ai pas eu le temps de boire !

Toi :

Ne bois pas seul, je vais boire avec toi. Patron, pastis, s'il te plaît !

L'ivrogne :

Vous buvez désormais ?

Toi :

Tu as mieux à proposer ?

Le patron :

Un pastis ?

Toi :

Quatre, au moins quatre ! Pour commencer !

Le patron :

Quatre verres ?

Toi :

Un seul verre, imbécile ! Voudrais-tu me faire passer pour un ivrogne ! Tu le sais pourtant, on est si vite jugé !

S'adressant à L'ivrogne :

Toi ou moi, pour eux, finalement, c'est du pareil au même. Est-ce que tu comprends cela ?

L'ivrogne :

Oui, je comprends. Tant que j'étais à votre place, je ne savais pas, je ne comprenais pas, je ne me doutais de rien. Mais à la place qui est désormais la mienne, la vérité crève les yeux.

Toi :

Explique-toi !

L'ivrogne :

Les auteurs comme tous les dictateurs. Ce ne sont pas les auteurs qui font les personnages, ce sont les personnages qui font les auteurs. Ce ne sont pas les dictateurs qui font les sujets, ce sont les sujets qui font les dictateurs. Nous ne sommes que des alibis.

Toi :

Des alibis ?

L'ivrogne :

Bien sûr. Tout va mal, ce n'est pas de leur faute, c'est celle de l'auteur. Alors ils changent l'auteur, mais comme tout vient d'eux, le changement d'auteur ne change rien pour eux. Ils sont contents

tout de même, ils ne sont toujours responsables de rien, ils ont leur alibi.

Toi :

J'ai peur que tu n'aies raison. Buvons, il nous reste au moins cela.

L'ivrogne :

Boire n'est peut-être pas la solution, mais y a-t-il une solution ?

Toi :

Je ne sais pas. Personne ne sait. Et je le comprends désormais, pas même Göôl.

L'ivrogne :

Surtout pas Göôl. Tout cela est seulement comique. Et quand vous serez devenu aussi sage que moi, c'est-à-dire quand on finira par vous remplacer, vous ferez comme moi : vous prendrez le parti d'en rire.

Rideau.

Bormes les mimosas, juillet 2023